

VIE CHAMPETRE ET VIE DES VILLES

(Suite et fin)

Un riche intelligent exprimait ainsi laconiquement le résultat des labeurs de sa vie :

“ Quand j'étais jeune, je me privais de tout, même de manger, pour devenir riche ; maintenant je suis riche et ne suis plus capable de manger.”

Voilà qui peint bien la futilité des richesses. Cet homme malade les aurait sacrifiées volontiers pour recouvrer la santé. La Providence lui avait fait trouver ce qu'il cherchait, et il s'aperçoit trop tard que ce qu'il cherchait ne valait rien pour lui.

Tout ce qui fait envie dans les villes conduit au même résultat final.

Les festins, les repas somptueux, la bonne chère raffinée, au lieu de fortifier les estomacs débiles des hommes de bureau, les ruinent en peu de temps.

Les soirées prolongées, les bals de nuit énervent la jeunesse la mieux constituée.

Les riches et brillants équipages promènent souvent la maladie, l'ennui ou la consommation, à côté de la banqueroute prochaine.

Le luxe des toilettes les plus admirées sera peut-être bientôt remplacé par des fleurs de deuil et des ornements sombres dont on décorera la chambre mortuaire.

Le poète Regnard disait au siècle précédant le nôtre une vérité analogue dans ces trois alexandrins :

Qui ne rirait de voir qu'avec un soin extrême
L'homme ait inventé l'art de se tuer lui-même,
A force de ragoûts et de mets succulents ?

Rectifions donc nos idées et comprenons que rien de ce